

Pourquoi des passages de grade ?

L'examen de passage de grade devant un jury constitue pour le pratiquant une épreuve que chacun reconnaît comme pouvant être déterminante pour son parcours de budoka. Cette impérative nécessité peut-elle être compliquée par une différence d'approche parfois mal comprise des aikidoka ?

Jacques Bonemaison shihan, Hors Série Karaté Bushido n°16, Avril 2002
<http://dojoshinkai.org>

L'apparente inquiétude qui plane aujourd'hui sur les passages de grades Dan, telle une nappe de brouillard qui tarde trop à se dissiper, nous pousse à nous interroger sur le sens réel des grades et la place qu'il convient de leur offrir.

On admet volontiers que le passage de grade soit une épreuve qui fait partie du chemin, un repère ou un outil qui sert à jalonner la progression.

«L'homme est fils de l'obstacle» dit un proverbe chinois car c'est à partir de l'obstacle que l'on peut grandir. Enfant déjà l'être humain ne le cherche-t-il pas en provoquant l'adulte afin que ce dernier pose ce qu'il est coutume d'appeler des « limites » ? Si l'on ne donne pas de limites qui sont autant d'obstacles à franchir l'enfant ne peut se structurer et devient comme une plante grimpante sans tuteur qui s'élanche éperdue en jonchant le sol. A l'inverse si l'obstacle paraît trop dur ou l'obstacle trop important cette rigidité risque de bloquer tout épanouissement.

Le secret de l'éducation n'est-il pas de graduer les obstacles ? La graduation des Dan ne s'inscrit-elle pas précisément dans cette logique ? N'est-il pas bon de rappeler que l'idéogramme du mot « Dan » signifie précisément « degré, marche », et que dès lors la progression est structurée de sorte que, et c'est bien là l'essentiel pour nous, que le corps et l'esprit évoluent ensemble ?

C'est qu'en bonne logique, pour évaluer un passage de grade, il y a des éléments à ne pas omettre. Quels sont ces éléments à ne pas omettre ?

En premier lieu : respecter la somme de travail que représente la prestation : respecter et reconnaître le candidat dans ce qu'il est, ceci en dépit de toute démarche analytique faite en fonction d'une grille de valeur. L'accueillir dans tout ce qu'il exprime sans porter de jugement et l'accueillir « activement » sans a priori, c'est lui permettre de s'exprimer au mieux de lui-même et ainsi entrer dans l'essentiel. Convenons que le candidat souhaite être « reconnu » et que l'obtention du grade peut s'avérer motivante si l'on admet que passer un grade est le signe d'un attachement à l'Aïkido. Par ailleurs, on remarque que dans toute société vivante, lors de manifestations qui marquent un événement clé, le groupe tout entier se sent concerné comme complice de l'aboutissement d'une chose et le début d'une autre chose. Si ce n'est pas réellement vécu, c'est une société qui se meurt... Mais lorsque cette notion est perçue et normalement vécue, elle débouche tout naturellement sur « l'idée de la fête » et qui revêt précisément ici une valeur quasi magique.

Le fait de voir dans un passage de grade à la fois une épreuve pour le candidat et en même temps l'idée de la fête tant pour le candidat lui-même que pour le groupe et... le jury apparaît comme absolument fondamental et il revient aux responsables que nous sommes d'en être particulièrement conscients et attentifs afin d'en favoriser l'émergence.

Les professeurs ne créent-ils pas ce sens dans leur Dojo avec les grades Kyu ? Qu'est-ce qui pourrait donc justifier que cette notion soit évacuée lors de l'attribution de grades Dan ?

Faut-il plaider pour un autre regard sur les passages de grade ?

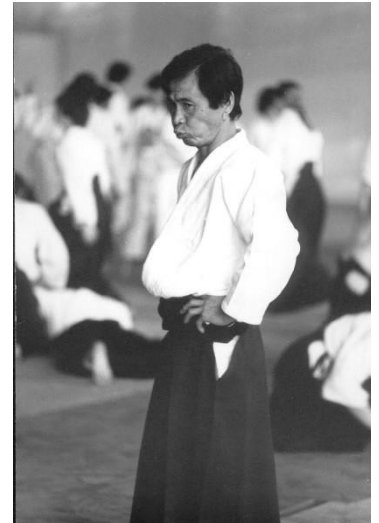
«Un autre regard», je ne sais pas : je dirais plus volontiers «un regard plus affiné» et dont la clé serait : « admettre la diversité ».

Un produit sans défaut, totalement dépourvu d'imperfection, n'est que le produit des seules machines automatiques. Les pièces façonnées par un artisan sont, quant à elles, de finition toujours inégale : chacune demeure unique. L'Aïkidoka est cet artisan : l'Aïkido qu'il déploie dans son mouvement est celui qu'il vit. C'est une «Pièce Unique». Difficile alors de ne pas accepter cette diversité, difficile de soutenir que l'Aïkido pourrait sortir grandi d'un travail uniforme et calibré comme des objets industriels en fin de chaîne, référencés sur un modèle de «clonage inter-fédéral» et au nom duquel on jetterait les pièces jugées « défectueuses ».

Le jardinier peut avoir une inclination et rester en admiration devant telle ou telle fleur, mais il ne va pas pour autant déprécier les autres « Vous pouvez cueillir celles que vous aimez, dirait-il, mais vous n'avez pas le droit de penser que les autres ne sont pas belles car il se peut que quelqu'un vienne admirer l'une d'entre elles et soit heureux de les regarder ».

La grande diversité

Ce jardinier pourrait faire siennes les paroles de O'Senseï : «l'Aïkido est la voie qui protège la naissance, la croissance,



le développement de tous les êtres, afin que tous puissent concourir à établir le règne de l'ordre de l'Univers». Difficile alors pour les membres de chacune des deux fédérations, après avoir salué ensemble O'Senseï en début de passage de grade de refuser l'unité dans la diversité respectée ! (défi aimablement lancé à tout «examineur sincère» quelque soit son appartenance fédérale, rendez-vous dès le prochain passage de grade). Si donc nous parvenons à ne pas être sans cesse absorbés par nos goûts personnels ou nos conceptions par trop limitatives, il est alors possible d'admirer la grande diversité qui existe dans le jardin de l'Aïkido.

Un magnifique exercice

Alors les passages de grade peuvent-ils être libérés de tout enjeu fédéral ? Il importe que le passage lui-même soit vu, perçu et vécu comme «un jeu naturel de l'intelligence, représentatif de l'Essence de l'Aïkido et son Message». Et dès lors que ce sont les professeurs d'Aïkido eux-mêmes qui composent les jurys d'examen pour les grades Aïkido, l'issue peut sans doute aisément être trouvée...

Voilà en soi un magnifique exercice qui peut se décliner ainsi : En tant que professeur moi-même, je dois savoir exercer mon jugement. Si je ne peux juger correctement un candidat, je ne peux sans doute pas davantage exercer un bon jugement par rapport à une attaque soudaine, et en combat, je suis mort... Si je me trompe, je suis mauvais aikidoka et bien sûr mauvais professeur. Si l'échec du candidat est injuste, c'est surtout grave pour le jury : le divorce est en lui-même, ce doit être très inconfortable.

Mais quel exercice difficile ! : Avoir une «vision juste» passe par l'élargissement de la conscience et invite immanquablement à la modestie. «Le miroir réfléchit tous les aspects du monde»; quand il n'est pas parfaitement limpide, il transforme le monde qu'il reçoit. Ce qui nous interpelle, c'est simplement de «nettoyer le miroir». L

Il est bien sûr urgent et de bon ton de «préparer» les membres de jury à exercer leur rôle d'examineur en organisant des stages à cet effet. Il y a là un travail fédéral et inter-fédéral incontournable, mais qui ne peut espérer porter ses fruits seulement si «le miroir» peu à peu devient limpide : à défaut toute préparation risque de s'avérer vaine.

Si les pétales d'une fleur commencent à se faner, un jardinier compétent n'arrose pas les pétales : il arrose les racines. Tout en faisant confiance aux professeurs ne doit-on pas rester très attachés à la tradition du budo ?

Nettoyer sans relâche son propre miroir est une œuvre qui ne saurait s'accomplir sans l'éclairage de plus expérimenté que soi. Et il paraît Ô combien essentiel d'avancer dans cette démarche en lien avec un Senseï réel, témoin vivant de la tradition du Budo.

Ne pouvons-nous pas observer que dans toute société humaine d'ailleurs se dispenser de l'héritage de la culture conduit à l'affaiblissement du groupe considéré ? Déraciner la tradition dans une société est peut-être le plus grand tort que l'on puisse infliger au bien-être des personnes.

La société Budo elle-même, sans sa Tradition est vite dépourvue de stabilité fondamentale : elle devient comme une feuille à la merci du vent, poussée dans toutes les directions au gré des événements qu'elle subit et sans attache propre. Si, au nom de concepts modernes (au demeurant déjà vieilliss), un groupe s'écarte des anciennes traditions, il en résulte alors une croissance cancéreuse de pratiquants sans foi qui se contentent de vivre au niveau superficiel et grossier.

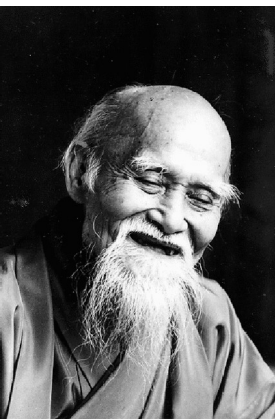
Or l'expérience montre bien que la création grossière ne peut satisfaire ni l'esprit ni la soif de bonheur. L'expérience montre que les choses subtiles sont beaucoup plus séduisantes. Et c'est sans doute à ce niveau que peut émerger et se développer notre spécificité.

Est-il besoin de s'attarder sur la question de notre union avec la F.F.A.A.A ? Comment se situer par rapport aux problèmes entre les deux fédérations ?

Dans l'évolution silencieuse des choses, on peut voir, dans la mince clarté du matin, un «jeu d'ombre et de lumière». L'Aïkido est aussi l'Art le plus moderne. A ce titre, ne doit-il pas s'adapter à notre époque en subissant l'esprit de compétition ?

Il est vrai que l'Aïkido est par essence Adaptation ! Mais ne nous y méprenons pas.

Créer et absorber



N'est-il pas vrai aussi qu'à chaque époque, l'être humain s'adapte ? On peut même considérer qu'à chaque génération, il est amené à s'adapter. S'adapter pour créer et absorber à travers l'époque donnée ce qui est bon pour le devenir de l'être humain, oui bien sûr ! Mais s'adapter en se fourvoyant dans ce qui ne nous concerne pas, NON !

Si l'on parle de Modernité et de Sublime, permettez-moi de citer ce poème, tiré du « Manyoshi » (recueil des dix mille feuilles)

« Ce pin solitaire, combien de siècle a-t-il vécu ?
Le vent qu'on y entend est si pur,
qu'il suggère la profondeur du temps »

Ce poème fut composé vers le milieu du VIII^{ième} siècle, par le prince Ichihara dont les commentateurs modernes disent qu'il parvient à une concision extrême de l'expression, donnant une sensation de plénitude et laissant après son passage l'écho d'une très grande pureté.

Le sublime ne mérite-t-il pas d'être cherché plutôt dans cette direction là ?